

lites dans des caisses ficelées et cachetées comme celles-ci."

Stanie laissa tomber un regard de découragement sur les bouts de corde qui erraient sur son lit, portant encore à leur extrémité de petits fragments de cire rouge.

"Il faudrait s'informer," murmura-t-elle, tant la foi au présent miraculeux était robuste dans son cœur.

C'est ce que venait précisément de faire Bérangère. Elle était descendue sans en rien dire, avait interrogé minutieusement Mme Sapin, mais point n'était besoin de si amples recherches.

Le messager céleste, comme Stanie persistait à vouloir le nommer, avait pris la vulgaire apparence d'un honnête employé du chemin de Paris-Lyon-Méditerranée.

P. L. M., disait sa casquette, en lettres d'or, et le collet de sa blouse, en lettres rouges.

Il n'y avait rien à payer, rien à savoir de lui.

"Ces gens-là sont muets comme des poissons," affirma Mme Sapin.

Quant à la caisse, elle portait pour suscription: "A mademoiselle Stanie de Pontmore, rue Pavée, n° 15, — Paris."

Et dans un angle se voyait sur un papier blanc, en lettres imprimées:

"Envoi de Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr. — Nice (Alpes-Maritimes)."

Venir de si loin pour la petite Stanie, ces belles et aimables fleurs, douillettement couchées sur leur lit de mousse et de feuillage!

Car c'est bien pour elle, qu'en plein hiver, le soleil d'or de Nice a fait épanouir sous un ciel d'azur, ces admirables rose-thé, ces roses carminées, ces boutons de Bengale!

Stanie se consola avec ces pensées de la déception qu'elle venait d'éprouver au sujet du messager céleste.

Certes, le costume traditionnel manquait au brave employé du chemin de fer.

"Oh!" murmura Stanie, "les belles ailes bleues, les robes blanches flottantes, les couronnes de lumière! Savez-vous, ma soeur?" dit-elle tout haut. "puisque mes fleurs ne viennent pas du ciel, je vais les partager. Nous prions le docteur d'offrir en mon nom les plus jolies à ses nièces, je ne garderai pour moi qu'un bouquet de violettes, et, après que vous aurez choisi, Mme Sapin, portera le reste à la pauvre femme dont vous m'avez parlé, et qui grelotte tout le jour à la porte de l'église, offrant aux âmes charitables ses pauvres petits bouquets de deux sous."

L'idée de Stanie, jugée excellente, fut approuvée à l'unanimité.

Ce jour-là, à l'issue des vêpres, les fidèles qui sortaient de l'église Saint-Paul furent bien surpris de voir sur l'éventaire de leur vieille marchande des fleurs à faire envie au printemps lui-même.

En quelques minutes tout fut enlevé, moyennant force pièces blanches, et la pauvre marchande, relevée de faction bien avant l'heure accoutumée, grâce à son gain inattendu, entra dans l'église remercier Dieu, et le pria pour une petite malade, ainsi que le lui avait recommandé Mme Sapin.

Chez le docteur, les choses se passèrent moins agréablement. Mme Roland déclara de son ton le plus serré que ses nièces étaient assez grandes pour

savoir se conduire elles-mêmes, mais qu'il était fort heureux que ces fleurs d'aventure ne lui eussent pas été offertes, à elle, car elle se serait empressée de les faire jeter au coin de la borne.

"Je n'ai jamais aimé les aventures ni les aventurières," ajouta-t-elle en guise de péroraison.

Le dimanche suivant, même envoi de Nice pour Mme Stanie de Pontmore.

La caisse était de dimension semblable. Les fleurs seules variaient, toutes fleurs de montagnes, comme dans les Pyrénées, fit observer Stanie, qui était déjà très forte sur la flore du pays natal: bruyères, rhododendrons, narcisses, géraniums, valérianes, et surtout ces jolis lis sauvages, acaïlice mêlé de violet et de brun.

"Vraiment, ma soeur," disait Stanie en déposant ses nouveaux trésors, "c'est bien extraordinaire. Que de choses me sont arrivées depuis peu de temps! Mon chère Minos, sa voiture et les livres, mes jolis chinchillas, et maintenant ces fleurs plus belles que tout ce qu'on voit à Paris chez les grandes bouquetières."

Le rapprochement de ces trois innocentes aventures, fait sans mégarde par la naïve enfant, couvrit d'un nuage pourpre le visage de Bérangère, que ce second envoi avait rendue encore plus sérieuse que le dimanche précédent.

XXIV

A cette même heure, le comte Woronzoff travaillait seul dans sa grande bibliothèque.

Il leva la tête en entendant sonner midi.

"La caisse doit être arrivée, certainement," murmura-t-il. "Je voudrais bien savoir ce qu'elle imagine."

Puis il passa la main sur son front, et reprit la plume.

Chose étrange. Voilà ce qui se lisait au milieu d'une page hérissée de citations, de dates, de textes obscurs:

"De quelle couleur sont ses yeux? Je me le suis déjà demandé cent fois sans trouver la réponse."

"Parfois il me semble qu'un flot d'or les traverse; parfois ils paraissent sombres comme la nuit; puis, le jour se lève, et je salue le pur azur."

S'agissait-il de l'Egyptienne Cléopâtre, de la grande Sémiramis, de la brillante Aspasia? Quel poète grec ou latin avait ainsi chanté les yeux d'une beauté antique?

Le comte le savait sans doute. Il sourit en se relisant, déchira le feuillet énigmatique, et ouvrit le tiroir secret de son bureau, où nous avons commis déjà quelques indiscrétions, pour tâcher de nous éclairer sur le compte de cet homme impénétrable.

Voici ce que nous pourrions lire sur un agenda de cuir de Russie, dont les fermoirs d'acier ne s'ouvrent qu'à l'aide d'une clef, une vraie clef, sérieuse, ouvrant bien, et fermant mieux encore, comme celle d'un coffre-fort:

"...Si l'on pouvait se fier aux théories de Darwin, concernant l'origine des êtres, je serais assez porté à croire que cette jeune fille compte une sirène au sommet de son arbre généalogique."

"Quelle musique que cette voix chaude, flexible, vibrante! Un timbre d'or, grave, ému parfois."